

Table des matières



© 2010 RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Stéphane Maréchalle

<i>Poèmes</i>	2
Théophile GAUTIER, <i>Watteau</i>	2
Charles BAUDELAIRE, <i>Les Phares</i>	4
Paul VERLAINE, <i>Clair de lune</i>	7
<i>Colombine</i>	8
<i>L'amour par Terre</i>	10
<i>Colloque sentimental</i>	11
Charles CORAN, <i>À Watteau</i>	13
Marcel PROUST, <i>Antoine Watteau</i>	16
Albert SAMAIN, <i>Watteau</i>	18
Émile NELLIGAN, <i>Rêve de Watteau</i>	21
<i>Romans et nouvelles</i>	22
ALAIN-FOURNIER, <i>Le Grand Meaulnes</i>	22
Pierre MICHON, <i>Maîtres et serviteurs</i>	24
<i>Essais</i>	25
Edmond et Jules de GONCOURT, <i>L'art du XVIII^e siècle</i>	25

Théophile GAUTIER

1811-1872

La Comédie de la mort (1838)

—
Watteau

Devers Paris, un soir, dans la campagne,
J'allais suivant l'ornière d'un chemin,
Seul avec moi, n'ayant d'autre compagne
Que ma douleur qui me donnait la main.

L'aspect des champs était sévère et morne,
En harmonie avec l'aspect des cieux,
Rien n'était vert sur la plaine sans borne,
Hormis un parc planté d'arbres très vieux.

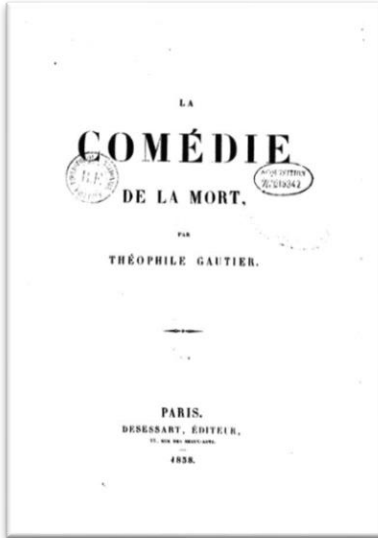
Je regardai bien longtemps par la grille ;
C'était un parc dans le goût de Watteau :
Ormes fluets, ifs noirs, verte charmille,
Sentiers peignés et tirés au cordeau.

Je m'en allai l'âme triste et ravie ;
En regardant, j'avais compris cela :

Que j'étais près du rêve de ma vie,
Que mon bonheur était enfermé là.

La Comédie de la mort (1838), Desessart, Paris, 1838, p. 121.

À lire sur Gallica :



[La comédie de la mort / par Théophile Gautier | Gallica \(bnf.fr\)](#)

Charles BAUDELAIRE

1821 – 1867

Les Fleurs du mal (1857)

—

Les phares

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays,

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules

Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats,

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De foetus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;

C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

Les Fleurs du mal (1857), « Spleen et Idéal », Poulet-Malassis et de Broise,
1857, p. 23-25.

A lire sur Gallica :



[Les fleurs du mal / par Charles Baudelaire | Gallica \(bnf.fr\)](#)

Paul VERLAINE

1844-1896

Fêtes galantes (1869)

Clair de lune

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques,
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Fêtes galantes (1896), A. Lemerre, Paris, 1869, p. 1.

Colombine

Léandre le sot,
Pierrot qui d'un saut
De puce
Franchit le buisson,
Cassandre sous son
Capuce,

Arlequin aussi,
Cet aigrefin si
Fantasque
Aux costumes fous,
Ses yeux luisants sous
Son masque,

— Do, mi, sol, mi, fa, —
Tout ce monde va,
Rit, chante
Et danse devant
Une belle enfant
Méchant

Dont les yeux pervers
Comme les yeux verts
Des chattes
Gardent ses appas
Et disent : « À bas

Les pattes ! »

— Eux ils vont toujours ! —

Fatidique cours

Des astres,

Oh ! dis-moi vers quels

Mornes ou cruels

Désastres

L'implacable enfant,

Preste et relevant

Ses jupes,

La rose au chapeau,

Conduit son troupeau

De dupes ?

Fêtes galantes (1896), A. Lemerre, Paris, 1869, p. 43.

L'amour par Terre

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour
Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,
Souriait en bandant malignement son arc,
Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour !

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas ! Le marbre
Au souffle du matin tournoie, épars. C'est triste
De voir le piédestal, où le nom de l'artiste
Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre.

Oh ! c'est triste de voir debout le piédestal
Tout seul ! et des pensers mélancoliques vont
Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond
Évoque un avenir solitaire et fatal.

Oh ! c'est triste ! — Et toi-même, est-ce pas ? es touchée
D'un si dolent tableau, bien que ton œil frivole
S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole
Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée.

Fêtes galantes (1896), A. Lemerre, Paris, 1869, p. 47.

Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?

— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?

Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible

Où nous joignons nos bouches ! — C'est possible.

Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !

— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

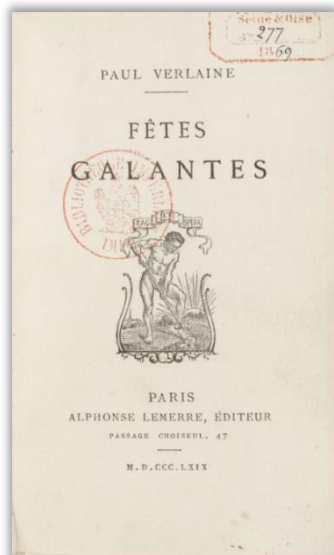
Tels ils marchaient dans les avoines folles,

Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Fêtes galantes (1896), A. Lemerre, Paris, 1869, p. 51.

À lire sur Gallica :

[Fêtes galantes / Paul Verlaine | Gallica \(bnf.fr\)](#)



Charles CORAN

1814-1901

Le Parnasse contemporain (1876)

À Watteau

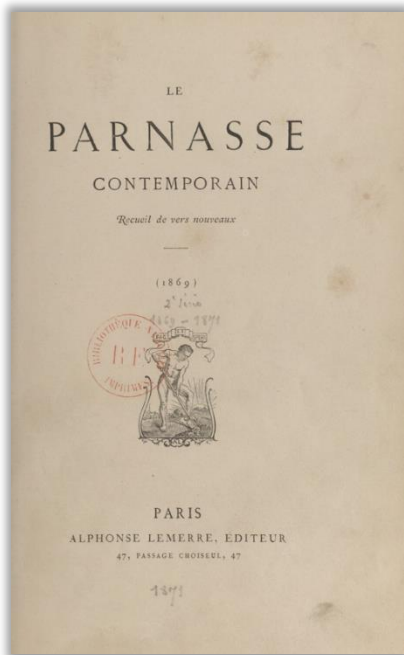
Maître Watteau, dans l'art d'agrémenter un rêve,
Je suis votre confrère & non pas votre élève.
Vraiment, si j'empruntais la règle de mon goût,
Je la devrais aux Grecs, à leurs marbres surtout.
Inhabile à tirer profit des biens d'un autre,
Je vis de mon caprice, & ce genre est le vôtre.
Mais, comme vous & moi nous fardons la beauté,
Il règne entre nos arts un trait d'affinité.
Souvent, sans la trouver, j'ai cherché votre image,
Jaloux d'offrir de près mon sympathique hommage
À l'artiste charmant si longtemps méconnu,
Pour avoir préféré Pierrot au Romain nu.
Maintenant qu'on vous sculpte enfin, je vous découvre
Installé pour toujours dans un salon du Louvre.
Quoi ! c'est vous ce penseur dont le regard au ciel
Semble implorer les dieux qu'évoquait Raphaël ?
Peintre des jeux du mail où, pareille à ma muse,
En des frivolités Zerbinette s'amuse,
Coquet qui détaillez sous des nœuds à flou-flous

Les ruses de l'amour... quoi ! ce penseur, c'est vous !
Sur vos lèvres d'où vient tant de mélancolie ?
Aux banquets d'ici-bas avez-vous bu la lie ?
Étiez-vous taciturne, & ce front ravagé
Accuse-t-il l'ennui d'un cœur découragé ?
L'aimable nautonier qui menait à Cythère
Les bandes d'amoureux fut donc un solitaire ?
Oui, le sort te pesait, pauvre être ; né chagrin,
Tu portais en guirlande une chaîne d'airain.
Moi de même... Entre nous, quelle autre ressemblance !
J'ai chanté le destin dont je pleure en silence.
Gai peintre & gai poète, échangeons des hélas !
Comme te voilà triste & combien je suis las !
À divertir les gens n'est-ce pas que l'on souffre ?
On peint rose, & soi-même on a des chairs de soufre.
Tu badinais sur toile & je caquette en vers ;
Mais des dessus plaisants il faut voir les revers,
Et deviner pourquoi, sans jamais se distraire,
L'artiste enclin au grave adopte un goût contraire.
Les démons du plaisir, nous prenant pour des saints,
Ont égaré ma plume & séduit tes dessins.
D'autres, heureux de vivre, ignorent ces fantômes
Et sont libres d'oser la fresque & les grands tomes ;
Nous, ermites vaincus par des diables rosés,
Nous réduisons notre œuvre au culte des baisers.
C'est alors qu'étant peintre on s'en donne à cœur joie
À glisser le pinceau dans des corsets de soie ;
Ou qu'étant un poète on baigne dans l'iris
Sa plume, pour rimer des bouquets à Chloris.

À te voir si galant on te croyait frivole ;
À voir sur le papier comment ma rime vole,
On m'a pris pour mondain. Mais toi, le vrai Watteau,
Tu grelottais de fièvre en ton réel manteau ;
Et moi, mis à l'écart par des oreilles sourdes,
J'ai lacéré mon cœur sous des attaches lourdes.
— Ô marbre ! ton modèle avait donc ce grand air ?
Le voilà délivré des tourments de sa chair ;
Il rêve... Moi, je vis, harassé d'être un homme...
Ah ! quand donc dormirai-je enfin du dernier somner ?

Le Parnasse contemporain : Recueil de vers nouveaux, Alphonse Lemerre
[Slatkine Reprints], Paris, 1869, II. 1869-1871, p. 75-77.

À lire sur Gallica :



[Le Parnasse contemporain : recueil de vers nouveaux | 1869 | Gallica \(bnf.fr\)](#)

Marcel PROUST

1871 – 1922

Les Plaisirs et les jours (1896)

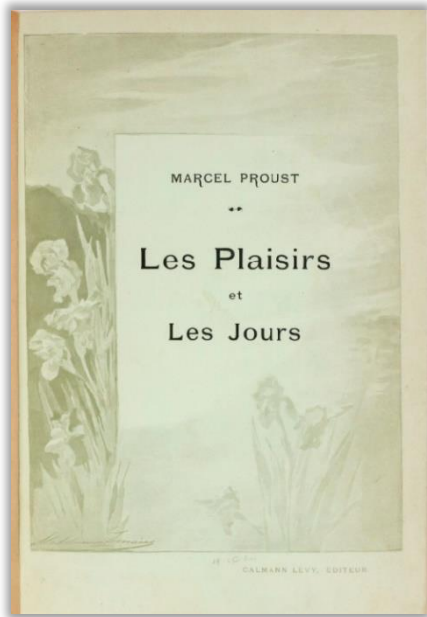
Antoine Watteau

Crépuscule grimant les arbres et les faces,
Avec son manteau bleu, sous son masque incertain ;
Poussière de baisers autour des bouches lasses...
Le vague devient tendre, et le tout près, lointain.

La mascarade, autre lointain mélancolique,
Fait le geste d'aimer plus faux, triste et charmant.
Caprice de poète - ou prudence d'amant,
L'amour ayant besoin d'être orné savamment -
Voici barques, goûters, silences et musique.

Les Plaisirs et les jours (1896), « Portraits de peintres et de musiciens », Calmann-Lévy, Paris, 1896, p. 120.

À lire sur Gallica :



Les plaisirs et les jours / Marcel Proust ; illustrations de Madeleine Lemaire ; préface d'Anatole France ; et quatre pièces pour piano de Reynaldo Hahn | Gallica (bnf.fr)

Albert SAMAIN

1858 – 1900

Le Chariot d'or (1901)

Watteau

Au-dessus des grands bois profonds
L'étoile du berger s'allume...
Groupes sur l'herbe dans la brume...
Pizzicati des violons...
Entre les mains, les mains s'attardent,
Le ciel où les amants regardent
Laisse un reflet rose dans l'eau ;
Et dans la clairière indécise,
Que la nuit proche idéalise,
Passe entre Estelle et Cydalise
L'ombre amoureuse de Watteau.

Watteau, peintre idéal de la fête jolie,
Ton art léger fut tendre et doux comme un soupir,
Et tu donnas une âme inconnue au désir
En l'asseyant aux pieds de la mélancolie.

Tes bergers fins avaient la canne d'or au doigt ;
Tes bergères, non sans quelques façons hautaines,

Promenaient, sous l'ombrage où chantaient les fontaines,
Leurs robes qu'effilait derrière un grand pli droit...

Dans l'air bleuâtre et tiède agonisaient les roses ;
Les cœurs s'ouvraient dans l'ombre au jardin apaisé,
Et les lèvres, prenant aux lèvres le baiser,
Fiançaient l'amour triste à la douceur des choses.

Les pèlerins s'en vont au pays idéal...
La galère dorée abandonne la rive ;
Et l'amante à la proue écoute au loin, pensive,
Une flûte mourir, dans le soir de cristal...

Oh ! Partir avec eux par un soir de mystère,
Ô maître, vivre un soir dans ton rêve enchanté !
La mer est rose... il souffle une brise d'été,
Et quand la nef aborde au rivage argenté

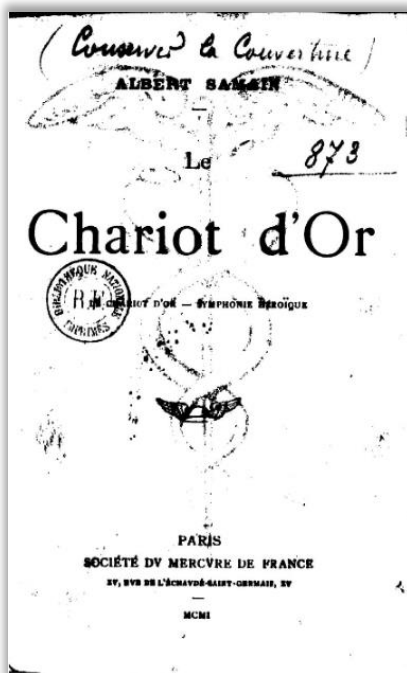
La lune doucement se lève sur Cythère.

L'éventail balancé sans trêve
Au rythme intime des aveux
Fait, chaque fois qu'il se soulève,
S'envoler au front des cheveux,

L'ombre est suave... tout repose.
Agnès sourit ; Léandre pose
Sa viole sur son manteau ;
Et sur les robes parfumées,
Et sur les mains des bien-aimées,
Flotte, au long des molles ramées,
L'âme divine de Watteau.

Le Chariot d'or – Symphonie héroïque (1901), Mercure de France, Paris, 1901,
p.67.

À lire sur Gallica :



[Le chariot d'or ; Symphonie héroïque / Albert Samain | Gallica \(bnf.fr\)](#)

Émile NELLIGAN

1879-1941

Émile Nelligan et son œuvre (1903)

Rêve de Watteau

Quand les pastours, aux soirs des crépuscules roux
Menant leurs grands boucs noirs au râles d'or des flûtes,
Vers le hameau natal, de par-delà les buttes,
S'en revenaient, le long des champs piqués de houx ;

Bohêmes écoliers, âmes vierges de luttés,
Pleines de blanc naguère et de jours sans courroux,
En rupture d'étude, aux bois jonchés de brous
Nous allions, gouailleurs, prêtant l'oreille aux chutes

Des ruisseaux, dans le val que longeait en jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le pipeau qui pleure appelle, tout au loin.

Puis, las, nous nous couchions, frissonnants jusqu'aux moëllés,
Et parfois, radieux, dans nos palais de foin
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles...

Émile Nelligan et son œuvre (1903), « Virgiliennes », Montréal, 1903, p.65

ALAIN-FOURNIER

1886-1914

Le Grand Meaulnes (1913)

Lorsqu'il eut contourné l'aile sud, il aperçut soudain les roseaux, à perte de vue, qui formaient tout le paysage. L'eau des étangs venait de ce côté mouiller le pied des murs, et il y avait, devant plusieurs portes, de petits balcons de bois qui surplombaient les vagues clapotantes.

Désœuvré, le promeneur erra un long moment sur la rive sablée comme un chemin de halage. Il examinait curieusement les grandes portes aux vitres poussiéreuses qui donnaient sur des pièces délabrées ou abandonnées, sur des débarras encombrés de brouettes, d'outils rouillés et de pots de fleurs brisés, lorsque soudain, à l'autre bout des bâtiments, il entendit des pas grincer sur le sable.

C'étaient deux femmes, l'une très vieille et courbée ; l'autre, une jeune fille, blonde, élancée, dont le charmant costume, après tous les déguisements de la veille, parut d'abord à Meaulnes extraordinaire.

Elles s'arrêtèrent un instant pour regarder le paysage, tandis que Meaulnes se disait, avec un étonnement qui lui parut plus tard bien grossier :

— Voilà sans doute ce qu'on appelle une jeune fille excentrique, — peut-être une actrice qu'on a mandée pour la fête.

Cependant, les deux femmes passaient près de lui et Meaulnes, immobile, regarda la jeune fille. Souvent, plus tard, lorsqu'il s'endormait après avoir désespérément essayé de se rappeler le beau visage effacé, il voyait en rêve passer des rangées de jeunes femmes qui ressemblaient à celle-ci. L'une avait un chapeau comme elle et l'autre son air un peu penché ; l'autre son regard si pur ; l'autre encore sa taille fine, et l'autre avait aussi ses yeux bleus : mais aucune de ces femmes n'était jamais la grande jeune fille.

Meaulnes eut le temps d'apercevoir, sous une lourde chevelure blonde, un visage aux traits un peu courts, mais dessinés avec une finesse presque douloureuse. Et comme déjà elle était passée devant lui, il regarda sa toilette, qui était bien la plus simple et la plus sage des toilettes...

Perplexe, il se demandait s'il allait les accompagner, lorsque la jeune fille, se tournant imperceptiblement vers lui, dit à sa compagne :

— Le bateau ne va pas tarder, maintenant, je pense ?...

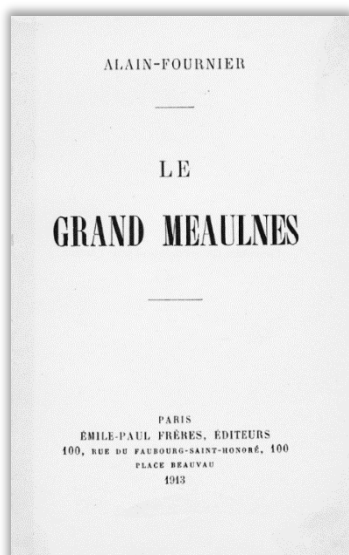
Et Meaulnes les suivit. La vieille dame, cassée, tremblante, ne cessait de causer gaiement et de rire. La jeune fille répondait doucement. Et lorsqu'elles descendirent sur l'embarcadère, elle eut ce même regard innocent et grave, qui semblait dire :

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Je ne vous connais pas. Et pourtant il me semble que je vous connais.

D'autres invités étaient maintenant épars entre les arbres, attendant. Et trois bateaux de plaisance accostaient, prêts à recevoir les promeneurs. Un à un, sur le passage des dames, qui paraissaient être la châtelaine et sa fille, les jeunes gens saluaient profondément, et les demoiselles s'inclinaient. Étrange matinée ! Étrange partie de plaisir ! Il faisait froid malgré le soleil d'hiver, et les femmes enroulaient autour de leur cou ces boas de plumes qui étaient alors à la mode...

La vieille dame resta sur la rive, et, sans savoir comment, Meaulnes se trouva dans le même yacht que la jeune châtelaine. Il s'accouda sur le pont, tenant d'une main son chapeau battu par le grand vent, et il put regarder à l'aise la jeune fille, qui s'était assise à l'abri. Elle aussi le regardait. Elle répondait à ses compagnes, souriait, puis posait doucement ses yeux bleus sur lui, en tenant sa lèvre un peu mordue.

Un grand silence régnait sur les berges prochaines. Le bateau filait avec un bruit calme de machine et d'eau. On eût pu se croire au cœur de l'été. On allait aborder, semblait-il, dans le beau jardin de quelque maison de campagne. La jeune fille s'y promènerait sous une ombrelle blanche. Jusqu'au soir on entendrait les tourterelles gémir... Mais soudain une rafale glacée venait rappeler décembre aux invités de cette étrange fête.



Le Grand Meaulnes (1913), Émile-Paul Frères, Paris, 1913, Chapitre XV, p.100-102.

[À lire sur Gallica :](#)

[Le Grand Meaulnes / Alain-Fournier | Gallica \(bnf.fr\)](#)

Pierre MICHON

1945

Maîtres et serviteurs (1990)

Vers sept heures la pluie se mit à tomber. Les arbres reprirent leur vieille palabre ; Watteau était froid. Je le laissai à la servante en pleurs, au petit valet estomaqué. Dans le parc, sous le ciel gris, sur le chemin d'une petite cure, je ne vis pas de filles ni de mousquetaires, pas de chœurs, pas d'aigrettes ni de girandoles. Des oiseaux sortent des arbres, y retournent. Les ciels changent, leurs pluies ni leurs soleils ne nous récompensent. Qui paiera nos gages ? Quel maître nous comptera ces écus ? J'entends chuchoter ses jeunes filles, et les autres, ses femmes, je les entends crier. Elles attendent peut-être des gages, elles aussi. Maintenant, je suis seul au monde ; je mourrai un de ces automnes. L'automne vient, les choses jaunissent ; des processions de filles partent le matin avec des paniers à fruits, des projets amoureux, elles ont des robes et du rouge, elles rient, elles se frottent à des habits écarlates ; plus tard dans la journée, elles restent défaites au pied des arbres ; moi, à la traîne de cette procession, largué, trop fatigué pour continuer, je ne marche plus, je baisse les bras et je regarde vers vous.

Maîtres et serviteurs (1990), « Je veux me divertir », Verdier, Paris, 1990.

Edmond et Jules de GONCOURT

1822-1896 - 1830-1870

L'art du XVIII^e siècle (1859)

—
Watteau

Le grand poète du XVIII^e siècle est Watteau. Une création, toute une création de poème et de rêve, sortie de sa tête, emplit son Œuvre de l'élégance d'une vie surnaturelle. De la fantaisie de sa cervelle, de son caprice d'art, de son génie tout neuf, une féerie, mille féeries se sont envolées. Le peintre a tiré des visions enchantées de son imagination, un monde idéal, et, au-dessus de son temps, il a bâti un de ces royaumes shakespeariens, une de ces patries amoureuses et lumineuses, un de ces paradis galants que les Polyphile bâtissent sur le nuage du songe, pour la joie délicate des vivants poétiques.

Watteau a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'est plus la grâce antique : un charme rigoureux et solide, la perfection de marbre de la Galatée, la séduction toute plastique et la gloire matérielle des Vénus. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est le rien qui habille la femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau au-delà du beau physique. Elle est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie spirituelle de la matière.

Toutes les séductions de la femme au repos : la langueur, la paresse, l'abandon, les adossements, les allongements, les nonchalances, la cadence des poses, le joli air des profils penchés sur les gammes d'amour, les retraites fuyantes des poitrines, les serpentements et les ondulations, les souplesses du corps féminin, et le jeu des doigts effilés sur le manche des éventails, et les indiscretions des hauts talons dépassant les jupes, et les heureuses fortunes du maintien, et la coquetterie des gestes, et le manège des épaules, et tout ce savoir que les miroirs du siècle dernier ont appris à la femme, la mimique de la grâce ! elle vit en Watteau

avec sa fleur et son accent, immortelle et fixée en une épreuve mieux vivante que ce sein de la femme de Diomède moulée par la cendre de Pompéi. Et, cette grâce, si Watteau l'anime, s'il la délève du repos et de l'immobilité, s'il la fait agissante et remuée, il semble qu'elle s'agite sur un rythme, et que sa marche balancée soit une danse menée par une harmonie.

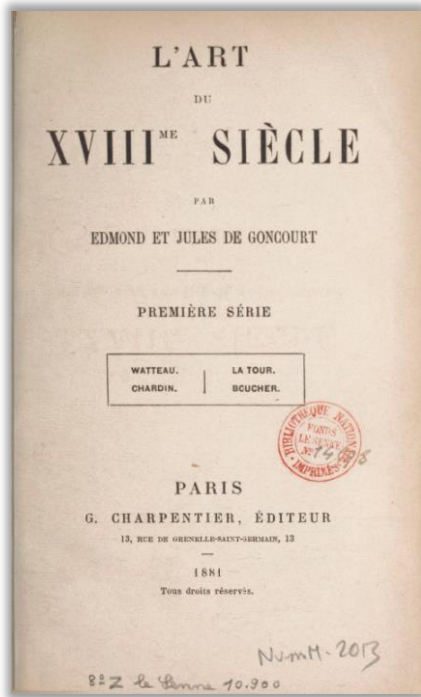
Quel décor a la femme, a la grâce ! Ô nature, où le peintre promenait ses poésies ! Ô campagne ! Ô théâtre accommodé pour une désirable vie ! une terre complice, des bois galants, des champs emplis de musique, des bosquets propices aux jeux de l'écho ! des arbres en berceaux où pendent les paniers de fleurs ! des déserts, loin du monde jaloux, touchés du pinceau magique d'un Servandoni, rafraîchis de fontaines, peuplés de marbres et de statues, et de naïades, que tache l'ombre tremblante des feuilles ! jets d'eau jaillissant soudain du milieu des cours des fermes ! le pays aimable et radieux ! Soleils d'apothéose, belles lumières dormantes sur les pelouses, verdure pénétrée et translucide, sans une ombre où s'endorment la palette de Véronèse, le tapage des zinzolins et des chevelures blondes ! Délices champêtres ! décorations murmurantes et parées ! jardins embuissonnés de ronces et de roses ! paysages de France, plantés de pins d'Italie ! villages égayés de noces et de carrosses, de cérémonies, de toilettes et de fêtes, étourdis de violons et de flûtes qui mènent à un temple jésuite l'hymen de la Nature et de l'Opéra ! scène agreste au rideau vert, à la rampe de fleurs, où monte la Comédie-Française, où gambade la Comédie-Italienne.

Alerte, pour égayer le printemps en costume de bal, le ciel et la terre de Watteau, alerte, les Gelosi ! Un rire bergamasque sera le rire et l'entrain et l'action et le mouvement du poème. Voilà qu'elle court et qu'elle éveille la gaieté, les zéphirs et le bruit, la Folie encapuchonnée de grelots sonnants ! Fraises et bonnets, buffles et dagues, petites vestes et courts manteaux vont et viennent. La troupe des bouffons est accourue, amenant sous les ombrages le carnaval des passions humaines et l'arc-en-ciel de ses habits. Famille bariolée, vêtue de soleil et de soie rayée ! celui-ci qui se masque avec la nuit ! celui-là qui se farde avec la lune ! Arlequin, gracieux comme un trait de plume du Parmesan ! Pierrot, les bras au corps, droit comme un I ! et les Tartaglias, et les Scapins, et les Cassandres, et les Docteurs, et le favori Mezzetin "le gros brun au visage riant" toujours au premier plan, la toque fuyant du front, zébré du haut en bas, fier comme un dieu et gras comme un Silène ! C'est la Comédie-Italienne qui tient la guitare dans tous ces paysages. Bien campée et le nez au vent, c'est la Comédie-Italienne qui sème glorieusement au bord des sources, à la marge des forêts, dans les clairières, les doux accents,

Enfants d'une bouche vermeille.

L'art du XVIII^e siècle (1859), « Watteau », G. Charpentier, Paris, 1881, p.3.

À lire sur Gallica :



L'art du XVIIIe siècle. Série 1 / par Edmond et Jules de Goncourt... | Gallica (bnf.fr)